

plus efficaces de travailler aujourd'hui à notre prospérité nationale.

VICTOR. — Le tout dépend de ce que vous entendez par prospérité nationale. Ces deux mots peuvent être entendus dans le sens utilitaire ; il peut s'agir surtout de prospérité au point de vue matériel. Cette félicité demandée surtout à la matière n'est que secondaire, et s'y attacher trop, c'est admettre pratiquement le système du moyen considéré comme fin aussi fausse en éducation qu'en morale. Le véritable bonheur que nous pouvons avoir ici-bas, nous arrive de l'intellectuel, du spirituel, c'est là que nous devons tendre. Les hommes que forment nos collèges classiques seront demain à la tête de la société. De par leur position ils seront appelés à faire triompher le vrai sur le faux, le bien sur le mal, le juste sur l'injuste. A de tels hommes il faut un esprit éclairé et une grande virilité intellectuelle.

ERNEST. — Admettons, mais il ne faudrait pas pour cela, oublier trop le matériel. Il faudrait que nos jeunes gens reçussent assez d'instruction agricole, commerciale et industrielle pour qu'ils fussent en état de lutter sur ce champ avec leurs compatriotes de langue anglaise. L'anglais ne pourrait-il pas être enseigné d'avantage ?

VICTOR. — L'anglais est enseigné partout dans nos collèges commerciaux comme dans nos collèges classiques. Nos prêtres qui sortent de ces derniers et qui ont à confesser et à prêcher en anglais dans leur paroisse, s'acquittent facilement de ces devoirs. Nos hommes d'état qui parlent si bien l'anglais ont fait leurs études dans nos collèges classiques. Ils se sont perfectionnés sans doute après en être sortis, mais ceci est tout à fait dans l'ordre. Nous sommes des français. L'anglais n'est nécessaire que pour